

LES ARTICLES EN LIGNE

KADATH

Les Ligures, peuple mythique ?

Myriam Philibert

Janvier 2025

Les Ligures, peuple mythique ?

Myriam Philibert

Que sait-on des Ligures ?

« En réalité, les Ligures sont l'un des peuples qui échappent à toute définition historique et archéologique sûre. Nous ignorons quel était leur véritable nom dans leur propre langue. »
(Guy Rachet)

Vaste questionnement que de tenter de reconstituer l'épopée ligure, un peuple totalement assimilé par ses voisins les Latins et les Celtes. Gageure peut-être ? Ils ont pourtant existé, quoique n'ayant donné aucun patronyme à la région où ils vivaient ni de dénomination pour les désigner en tant que groupe. Ce flou et cette discrétion seront gênants dans la définition de leur culture. Il faudra se fier ou se défier des appréciations de leurs contemporains, Grecs ou Romains. Quant aux relations avec les Celtes descendus du nord, quelques siècles avant que les Grecs ne colonisent la place de Marseille, nous en ignorons tout. Ni les Celtes, ni les Ligures n'ont laissé de traces écrites sur leurs us et coutumes, sur leurs amitiés ou leurs conflits potentiels, sur leur cohabitation tant en Provence qu'en Italie du Nord. Cependant, nombre d'écrits, d'époque antique ou plus récents, tentent de faire la lumière sur cette civilisation, dont les traits culturels se distinguent peu de ceux de leurs voisins, dont l'extension géographique demeure difficile à définir et dont l'histoire semble se résumer au triste Trophée des Alpes, accablante défaite, face aux troupes d'Auguste.

Le nom de « Ligures » leur a été donné par les Latins, celui de Ligyens, par les Grecs. Pour ceux-ci, un adjectif, absolument semblable, signifiait « piailleurs » ! Avec un tel préambule, il semble difficile d'avancer et de cerner un peuple fantomatique et sans nom. Certains auteurs du XIX^e siècle font remonter leur histoire à la première colonisation néolithique des terres occidentales, avec un semis très dispersé de sites archéologiques. Pour le moderne, la Ligurie est une province italienne centrée autour de Gênes ; il n' imagine pas que les Ligures aient pu vivre des deux côtés des Alpes. Entre ces deux extrêmes dans l'espace et le temps, où situer l'épopée ligure, le moment de leur apogée, entre d'incertains débuts et un inexorable déclin, que ce soit dans le feu de la guerre ou que ce soit par l'assimilation par un autre groupement plus intrusif, plus dominateur, celte et/ou latin ? Quant aux interrogations linguistiques, elles risquent de demeurer à jamais, sauf exceptionnelle découverte, enserrées dans une nébuleuse insondable. Par chance, la légende a su s'emparer de ce peuple, sous les traits d'Héraclès, jetant sous la fantaisie, les bases d'une autre vision de l'histoire, celle de la fierté d'un peuple qui s'est sauvagement battu avec un héros mythique – à coup de cailloux !



Le trophée des Alpes

Peut-on commencer cette aventureuse quête parmi les arcanes du mythe par un monument en dur et la fin (ou presque) de l'histoire ligure ? Près de la Turbie, sur le plus haut point de la via Julia Augusta, s'élève un monument grandiose, quelque peu démantelé aujourd'hui (voir illustration en page de titre), à la gloire de l'empereur Auguste qui vainquit une coalition de peuples disparates. Ironie du sort, il domine outrageusement Monaco, ex-ville ligure vouée à Héraclès. Selon la reconstitution, il est formé d'une tour ronde, à toit en pointe, entourée d'une colonnade. (fig. 1) Il commémore la reddition, entre 23 et 13 avant l'ère commune (AEC), de quarante-quatre peuples ou tribus, alpins, rhètes, celtes ou ligures, soigneusement libellés et dénombrés. Seule une quinzaine d'entre eux sont identifiables. Il semblerait que des bandits de grand chemin contrôlaient toutes les voies de passage entre la péninsule italienne et la Provence. On ne sait pas trop s'ils rançonnaient les voyageurs ou les obligeaient à rebrousser chemin. Toujours est-il que l'empire romain, se sentant menacé, livra bataille. Il en résulta la construction de la via Julia Augusta, prolongeant la via Aurelia... Et la progressive disparition des Ligures de la carte du monde antique.



Figure 1. Le trophée de la Turbie, reconstitution de son apparence initiale.
(Domaine public, photo Zanner)

Parmi les noms cités, figurent les Médules, un peuple aquitain arrivé à la rescousse ; les Vindéliciens, Celtes venus de la région de Bade et peut-être de l'oppidum de Manching ; les Rucinates, Celtes vivant au confluent du Danube et de l'Isar ; les Caténates, Celtes originaires de la région entre l'Isar et l'Inn ; les Licates, Celtes de la vallée du Lech ; les Lépointiens, Celtes basés aux environs du lac Majeur ; et les Nantuates, peuples celtes du haut-Valais. Les autres sont probablement ligures. Ce sont les Ubères ; les Brigianes, proches de Briançon ; les Vénostes, originaires de Venosc (parc national des Écrins) ; les Salasses du Val d'Aoste ; les Caturiges, centrés sur la vallée de la Durance, avec pour capitale *Eburodunum* (Embrun) ; les Sédunes, du Valais et les Sogiontiques de la région de Sisteron – on ignore s'ils sont celtes ou ligures. Leur oppidum du Chastelard de Lardiers, avec double enceinte et occupation au 1^{er} âge du fer, pourrait trahir la technicité propre aux Ligures. Une trentaine de noms, rétifs à la sagacité des chercheurs, a sombré dans l'oubli...

Grâce aux auteurs de l'antiquité, les Ligures ont survécu à l'outrage des siècles. De temps à autre, l'on apprend qu'ils se sont illustrés dans quelque combat, souvent perdu d'avance. Pourtant, ils sont décrits par les auteurs latins comme fiers, farouches, sauvages. Ils auraient participé à quelques fameuses batailles, dont celle d'Himère

(480 AEC). Un conflit, en Sicile, oppose Hamilcar de Giscon, côté carthaginois, et Gélon, tyran de Syracuse. Malgré leur nombre, les Carthaginois et leurs alliés (ou mercenaires ?), dont les Ligyens et les Hélysiques (ou Élysiques) de Narbonne, subissent une défaite cuisante. Cela ne les décourage pas pour autant. À nouveau, les Ligures soutiennent les Carthaginois contre Rome, lors de la deuxième guerre punique, en favorisant leur passage vers l'Italie. Il semblerait que la haine du Romain ait été le moteur de leurs actions. Plus tard, les hostilités reprennent entre Rome, Salyens et Ligyens. Ils ne pourront cependant pas résister à la puissance romaine, et la constitution de la Narbonnaise aura leur échec comme fondement. En réalité, comme il s'agit de tribus et non d'un peuple organisé, certaines d'entre elles soutiennent Rome. Cependant en dépit de pactes conclus avec l'ennemi, la Ligurie italienne est conquise peu à peu, annexée et devient la *IX Regio*. Rappelons qu'il s'agit de noms inscrits dans les textes. Ils ne sont pas vraiment représentatifs ni de la personnalité de la population ni de ses traits culturels. Les auteurs latins anciens s'encombraient peu de portraits.

Il y eut également des échauffourées quand Massalia fut fondée par les Phocéens, et surtout quand elle voulut s'agrandir et accroître son emprise. Ses colonies de Nice et Antibes furent attaquées. Voilà le fait qui déclencha les hostilités. Des Romains vinrent enquêter sur ces troubles. Ils débarquèrent dans un port voisin de cette seconde ville. Sans autorisation ! La population, révoltée, attaqua le représentant romain Flaminius qui fut sérieusement blessé. Une fois l'hiver passé, en 154 AEC, eut lieu la bataille d'Ægitna où furent écrasés deux groupements ligures, les Déciates, habitants de Vallauris, et les Euxibiens, leurs voisins. Nul ne sait trop où localiser ce port, proche d'Antipolis (Antibes), ni le lieu précis de l'offensive. Serait-ce Agay, sur la commune de Saint-Raphaël ? Si l'on se fie à l'étymologie, on aurait « Agathon » en provençal comme lien possible vers le toponyme plus archaïque. En outre, il s'agit d'une rade naturelle. Cette victoire permit à Rome de prendre pied en Provence et de programmer la conquête de la Gaule, en un temps où l'armée n'avait pas à se battre en Orient. D'autres opérations, plus ou moins injustifiées, suivirent, conduisant peu à peu à la perte de leur autonomie des peuples celtes et ligures.

Qui étaient les Ligures ?

« Il est généralement admis aujourd'hui par les historiens et les linguistes que les peuples italiques et celtiques formaient une unité linguistique et sociale quelque mille ans avant notre ère. On a identifié, non sans arguments, cette période à l'âge du bronze. Lorsque l'unité se brisa, il se constitua de nouveaux groupements, parmi lesquels le ligure apparaît aujourd'hui comme l'intermédiaire entre le celtique et l'italique. »
(Albert Dauzat)

Qui étaient les Ligures ? Une ethnie ? Un groupement de tribus fédérées par une langue commune ? Quel était leur territoire ? À quel moment remonte leur apparition en Europe occidentale ? Voilà autant de questions qui interpellent et suscitent controverses. Auront-elles une réponse un jour ? Ni l'archéologie, ni la linguistique ne sont parvenues à lever totalement le voile sur ce mystérieux peuple, seulement connu grâce au nom donné par ceux qui les ont côtoyés et les considéraient comme les plus bar-

bares des barbares. Pour les Grecs, ce dernier mot constituait l'injure suprême affectant une langue dont nul ne pouvait saisir un traître mot. Les Grecs faisaient-ils preuve de partialité méprisante, ou avaient-ils écho de consonances qui leur restaient totalement impénétrables ? Dans ce cas, ce fait pourrait venir en soutien à propos de l'hypothèse d'une langue non-indoeuropéenne.

Cependant, au-delà de la belle et conventionnelle légende de la fondation de Marseille, à l'issue d'un banquet où la jeune Gyptis offrit une coupe d'eau au grec Pro-
tis, en guise de bienvenue, scellant l'union de deux êtres et de deux nations, il faut



supposer que Grecs et Ligures avaient trouvé un moyen d'échanger des propos et de communiquer. Restons circonspect ! Selon Trogue Pompée, le roi Nannus, père de Gyptis aurait appartenu à la nation des Ségobriges, dont le nom est irrémédiablement celte. En revanche, ceux des héros sont de pure fantaisie. Ce peuple habitait une partie des Bouches-du-Rhône et sa capitale, en ces temps, pouvait être l'oppidum de Saint-Blaise (Saint-Mitre-les Remparts), où l'on a recueilli une impressionnante quantité de vaisselle grecque. (fig. 2)

Figure 2. L'oppidum de Saint-Blaise (Saint-Mitre-les-Remparts), vue partielle.

La langue ligurienne ancienne n'était peut-être pas aussi impénétrable que la rumeur le laisse entendre. En revanche, s'il existe des inscriptions dans le nord de l'Italie, elles demeurent intraduisibles – ce sont des noms propres sans racine connue. On ignore encore à quel groupe linguistique les rattacher. Déjà, la langue gauloise, pourtant largement connue par divers textes, conserve certaines difficultés. Que dire d'une langue peut-être antérieure, et/ou contemporaine, mais pratiquement inconnue, tant ses locuteurs vivaient repliés sur eux-mêmes ? Quant aux dialectes liguriens actuels – génois, bonifacien, monégasque, tabarquin en Sardaigne – trop de siècles ont passé, trop de métissage, d'emprunts sont venus entacher la source, si bien qu'il paraît difficile de s'en inspirer pour tenter d'appréhender une langue originelle, définitivement morte, tout comme le gaulois, d'ailleurs.

« Ils [les Ligures] sont grêles de corps mais robustes. »
(Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*)

Notons que l'opinion des Latins à propos des Ligures n'était pas plus avantageuse que celle des Grecs. Cependant, ils leur reconnaissaient une existence difficile dans une contrée inhospitalière ; des qualités de courage au combat, même s'ils subissaient de cuisants revers. Pour Cicéron, ce sont de rudes montagnards. Ajoutons qu'ils étaient, à Gênes, des marins talentueux et des commerçants accomplis. Physiquement, ils auraient été de plus petite taille que les Gaulois et pourraient s'intégrer dans l'ensemble des populations préhistoriques européennes. Ont-ils, pour autant, une origine autoch-

tone ? Les historiens demeurent divisés sur ce sujet. L'arrivée des Celtes a considérablement modifié les données géographiques et remodelé les perspectives ethniques. S'il n'y a pas eu conflit ouvert entre les deux groupes, il semblerait que les Ligures se soient repliés dans les zones montagneuses, tandis que les Celtes s'installaient ostensiblement dans les plaines. La pression a-t-elle joué ? Certains spécialistes usent du terme celto-ligure, estimant qu'il y a eu métissage de deux traditions différenciées. Il y a eu cohabitation, mais peut-on parler de fusion ? Sur le plan linguistique, on ne peut « dater » les idiomes préceltiques, dont beaucoup ont été adoptés par les Gaulois.

« Les Alpes sont habitées par de nombreuses nations, toutes celtiques à l'exception des Ligures, qui, bien que d'une race différente, leur ressemblent étroitement dans leur mode de vie. »

(Strabon, *Géographie*)

Sur le plan sociétal et sur celui de la culture matérielle, Strabon, grand voyageur grec du I^{er} siècle AEC, ne voyait pas de distinctions manifestes entre Ligyens et Celtes. L'archéologue, qui raisonne en matériel de l'âge du bronze – âge du fer, hors de toute considération ethnique ou linguistique, ne remarque que peu de traits significatifs. Pour ma part, j'ai relevé, sur l'oppidum ancien de Saint-Blaise, un emplacement carré qui aurait pu servir comme « autel de feu », alors que les indices culturels demeurent rares dans les plus anciens habitats ligures. Ultérieurement, les portiques avec têtes coupées, qui font l'une des spécificités du Midi de la France, entrent pleinement dans une autre dynamique, celle du domaine culturel celte, et non ligure. Rappelons que plusieurs siècles séparent les substructions de l'oppidum de Saint-Blaise de la construction d'une nouvelle « capitale » à Entremont, sur les hauteurs dominant la ville d'Aix-en Provence.

Héraclès et la Voie herculéenne

Un nom ligure aurait-il survécu à l'outrage du temps, celui de Cydno, prince et fils du roi des Ligures ? Il aurait fondé la ville de Barra (Bergame), en 1800 AEC. Peut-être n'est-ce qu'une légende, narrée après coup, pour donner un peu d'authenticité à la présence ligure en Italie ? Cependant, le mot « Ligurie » indique, à coup sûr, une région italienne ! Pourquoi légitimer une évidence ? Pour s'affirmer face aux Étrusques qui avaient des velléités d'hégémonie ? En revanche, Héraclès, sous l'influence hellénique, se taille une part de lion dans la mythologie ligure. N'a-t-il pas, traversant tout le sud de la France, conduit les troupeaux de Géryon depuis les Pyrénées jusqu'au-delà des Alpes ? Et par un prodigieux concours de circonstances, deux itinéraires sont proposés. L'un va de Tarascon à Turin – c'est la voie officielle ; l'autre part de Tarascon, nom d'origine ligure, vers Monaco, ville d'Héraclès et cité ligyenne. Dans un légendaire où les géants ont la part belle, le héros grec rencontre nombre de difficultés, et les taureaux rouges – piste dévoilant un culte préhistorique – sont quelque peu oubliés en chemin.

Passons sur le trajet languedocien d'Héraclès, si ce n'est qu'il bâtit – tout seul ? – la ville de Nîmes. Il franchit le Rhône ou les vastes marécages aux abords d'Arles et Tarascon. C'est alors qu'il rencontre deux géants redoutables, Albion et Ligur (ou Bergion), fils de la Terre et de Neptuno, dotés de bras qui repoussent au centuple quand on les coupe.

Ils refusent au champion le passage à travers leur pays, trait typique de la mentalité des Ligyens. Celui-ci épuise toutes ses flèches en vain. Zeus, alors, obscurcit le ciel de noirs nuages de pluie et de cailloux. Son valeureux fils les ramasse et achève ses adversaires. Des hommes, apeurés, sortent de leur cachette et Héraclès leur apprend l'agriculture, le tissage, l'art de bâtir des maisons – propagande de la civilisation grecque.

Il poursuit sa route pour trouver un autre géant, Taras ou Tauriscus. Peut-être sont-ils deux ? L'un serait fils de Neptuno et l'autre, un habitant des montagnes – les Alpilles. Le héros grec aurait quelque lien avec les hypogées néolithiques de Fontvieille et Tarascon – site ligure. Selon Jean-Paul Clébert, cet épisode redondant ferait allusion à la pacification de la vallée du Rhône. Dans *Mireille*, Mistral évoque, lui, une autre légende, où des Géants, fils de Caïn, voulurent renverser Dieu ; ils entassèrent toutes les montagnes provençales jusqu'au Ventoux et se firent la courte échelle. Dieu les punit en envoyant trois fléaux (le Mistral, la Foudre, l'Ouragan). Un formidable nuage obscurcit l'air, engloutissant les présomptueux personnages. Le calme revenu, s'étalait à l'infini la plaine de la Crau, gigantesque sépulture pour les impies. « Crau », que l'on retrouve dans la langue gauloise, pourrait être un vocable pré-indoeuropéen. Ensuite, Héraclès suit la vallée de la Durance jusqu'au Queyras dans les Alpes qu'il franchit... Pour aboutir à Turin. À l'époque romaine, la via Domitia suivra les traces du héros grec.

Et l'on retrouve le taureau. Tarascon et Turin ont des affinités au travers d'une population ligure. Au-delà des bœufs de Géryon du mythe grec, il faut peut-être aborder l'hypothèse d'un culte paneuropéen du Taureau dès la fin du néolithique et à l'âge du bronze. Est-il vain de noter un mont Taurus dans le Valais et en Turquie ? La racine étymologique du mot est indo-européenne. Peut-elle remonter plus haut dans le temps ? Elle jalonne les pistes empruntées par le héros grec, y compris celle qui suit la côte méditerranéenne. Dans la Crau, justement, il eut maille à partir avec les Ligures, qui lui refusèrent le passage en l'assaillant à coup de pierres – ce qui ne manque pas en l'occurrence. Peut-être en voulaient-ils à son riche troupeau ? Ayant épuisé toutes ses flèches, brisé, meurtri, il se tourna vers son père qui lui vint en aide et le dissimula dans une gigantesque nuée, propre à terroriser l'adversaire. Vint la soumission des Ligures.

L'oppidum de Saint-Blaise est une étape sur la route côtière. Massalia a pu être une bourgade ligure avant de devenir une cité grecque. Le jeu de piste conduit ensuite vers Tauroentum (et Tauros). Certes, les historiens se gaussent d'un sordide conflit entre la flotte de l'armée romaine menée par Brutus Albinus, et une alliance de navires marseillais et romains, en 49 AEC. Et ils recherchent, sans trop de succès, le lieu de la bataille navale, vaguement située entre la Ciotat et Toulon. Deux sites répondent à l'appel :

- Tauroetum, près des Leques à Saint-Cyr-sur-Mer ; une villa maritime gallo-romaine y a été exhumée avec de somptueuses mosaïques, où le labyrinthe, évidemment, figure ; Tauros serait le nom primitif de Saint-Cyr. (fig. 3)
- Tauroentum, près du mouillage du Brusc – un nom ligure –, face à l'île des Embiez (Six-Fours-les-Plages) ; les fouilles d'une « fabuleuse cité engloutie » dans les fonds marins n'ont pas révélé la trace d'une acropole et d'une fondation grecque ; seuls quelques vestiges épars ont été découverts.

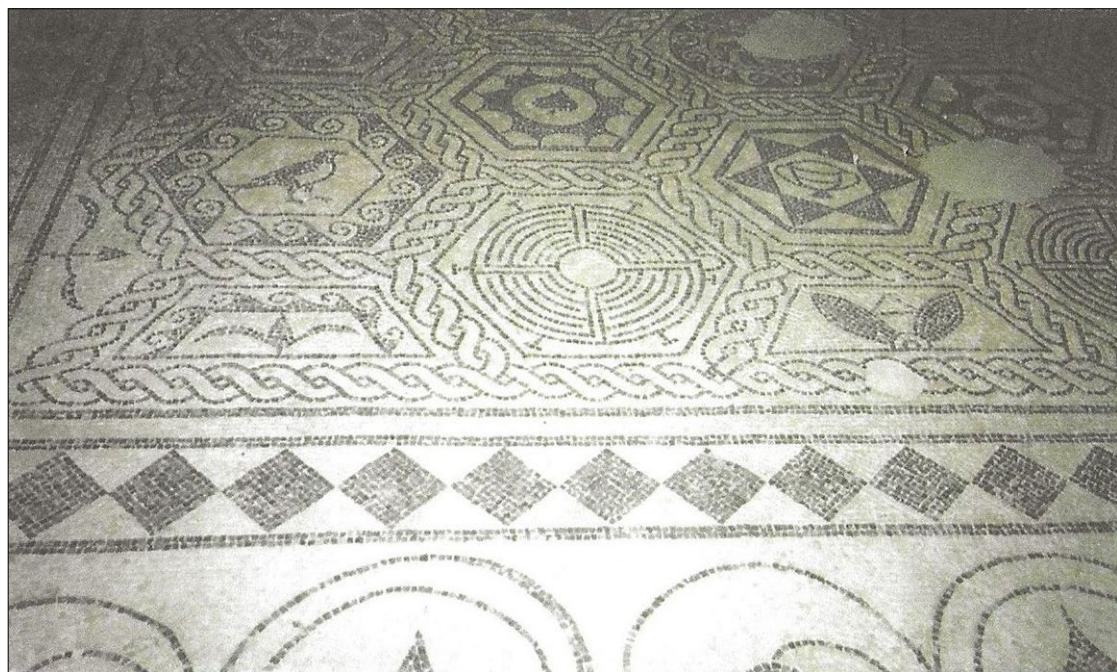


Figure 3. Mosaïque de la villa gallo-romaine de Saint-Cyr-sur-Mer.
(Archives M. Philibert)

Entre Hyères et Nice, voici la Ligurie (provençale) et nombreux sont les sites fortifiés de ce peuple. À Nice même, celui de Cimiez précède l'installation grecque. C'est à Villefranche-sur-Mer que l'on retrouve Héraclès. Le roi Taranis lui envoie des messagers, demandant de l'aide. Ici, le roi-dieu gaulois du Temps devient chef de tribu. Le Grec vainc Octopis, un serpent ailé, et reçoit de magnifiques taureaux en récompense, ce qui n'est pas du goût des vaches du troupeau. Elles sèment une belle panique en meuglant. Héraclès voit alors arriver Glazia, la fille du chef, s'offrant comme esclave. Coup de foudre réciproque, mariage et grande fête ! Mais la tribu de Taranis, mécontente d'avoir perdu des bêtes de grand prix, se venge et il s'ensuit un terrible combat : Taranis y perd la vie. Les Grecs jugent prudent de s'éclipser et de passer en Italie. Le récit ne précise pas si le valeureux champion emmène avec lui son épouse et les taureaux.

A-t-il ou non fondé Villefranche ? Pour Monaco, légende et histoire se mêlent. Bien que située en bord de mer, ce que les Ligyens évitaient, la ville a bien une origine ligure, si l'on en juge par les fameux suffixes en -osc, -asc, -isc qui seraient l'une des caractéristiques du parler ligurien. C'est en cette place qu'Héraclès aurait rencontré Taranis. Cependant, celui-là tient à laisser une empreinte durable de son passage. Monaco devient *Portus Herculis Monocci* – Héraklès Monoikos ou Hercule le Solitaire. Le nom de la ville viendrait plutôt de Mourgue (*Mourguez* ou *mourjeto*, *moanjo*). Ce mot étrange n'aurait ni une étymologie celte, ni un lien avec les divinités féminines nommées Morgane ou la Morrigu. Il jalonne la route d'Hercule, présent à Vauvert, Saint-Geniès des Mourgues, Saint-Étienne du Grès (la Mourgue à Laurade) près de Tarascon. On ignore sa signification. Quant à la piste des taureaux, il faut peut-être la rechercher, du côté de la vallée de la Roya, terre du parler royasque, de Tende, au cœur du mont Bego.

Territoires ligures

Hécatée de Milet, qui écrivait autour de 500 AEC, avait une vision large de la Ligurie. Elle englobait non seulement la Provence mais aussi le Bas-Languedoc. Il considérait que les Élysiques, peuple vivant dans les zones marécageuses des bords de Méditerranée entre Narbonne et Rhône, étaient ligyens. (fig. 4)

« Ils [les Ligures] habitent cette partie des Alpes qui est à côté des Apennins, et aussi une partie des Apennins eux-mêmes. Cette dernière crête montagneuse traverse toute la longueur de l'Italie du nord au sud et se termine au détroit de Sicile. »
(Strabon)

Presque un demi-millénaire s'écoule. Les données historiques ont changé, semble-t-il. À la fin du I^{er} siècle AEC, Strabon localisait la Ligurie entre le Var et la Magra. Au-delà sont les territoires des Étrusques, que les Ligures ont toujours repoussés.

Quant à Jules Michelet, dans son *Histoire de France* (1833), il la plaçait entre Marseille et La Spezia. Dans les deux cas, il s'agit d'un moment de l'histoire du peuple ligyen. Les Alpes n'y constituaient pas une frontière naturelle. Sous la pression des événements, les Ligures se sont acclimatés aux montagnes. Au moment où l'histoire proprement dite débute, avec l'écriture et la possibilité de chroniques et de descriptifs, la physionomie de la Ligurie devait déjà beaucoup différer de celle qu'elle avait été originellement. Dans ce contexte précis, il est question de l'Italie du Nord, y compris d'une partie des Apennins, de la Provence et des Alpes franco-italiennes. Si l'on suit l'ethnonymie, on est en droit de proposer un territoire bien plus vaste. Les fameux suffixes liguriens, mis en avant par Henri d'Arbois de Jubainville, dans son ouvrage *Les premiers habitants de l'Europe* (1877), se retrouvent jusqu'en Espagne ou dans le Jura, couvrant une large partie du sud de la France.

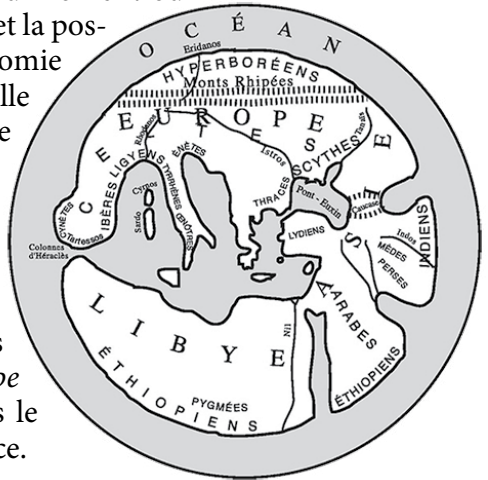


Figure 4. Représentation du « monde » au temps d'Hécatée.

« Du côté opposé, c'est-à-dire sur le versant italien de la chaîne des Alpes, habitaient les Taurins (Taurini), nation ligystique, et avec les Taurins, maintes autres tribus de même origine. »
(Strabon)

Nous avons évoqué Héraclès et son périple alpin. Voilà en quelques mots le résumé de la question des Ligures vivant aux environs de Turin – les Taurini ou les Taurisci. L'histoire de ces peuples côté italien ne semble pas très documentée, en dehors du fait qu'ils vivaient en Ligurie, dans une partie des Apennins, dans la plaine du Pô et dans les contreforts alpins. Sans les guerres puniques, aurait-on des éléments pour alimenter la question ? Une nécropole ligure, Cafaggio, a été fouillée à l'embouchure de la

Magra, vers Ameglia, livrant un groupe de quatre-vingt personnes. (fig. 5) Çà et là, des noms figurent dans les écrits antiques. Comment et quand ont-ils été assimilés par la république romaine ? Tout cela reste énigmatique. Il a fallu plus d'un siècle pour que Rome parvienne à ses fins. Tite Live se révèle relativement prolixe quant aux tribus ligures cisalpines, citant les Vénènes, les Vagiennes, les Vibelles, les Magelles, les Éburiates, les Véliates, les Casmonates, etc. Raymond Delattre, le suivant, ajoute quelques noms, souvent en lien avec de minuscules territoires :

- les Apuani en Toscane, aux environs de Luni ; la région de l'Apuania dérive d'Apennins ;
- les Brimates ou Frimates, aux alentours de Modène ;
- les Iluates ou Éleates, actifs guerriers, centrés sur la plaine du Pô en un lieu difficile à spécifier ;
- les Ingauni, en Ligurie même, à Albenga, aux portes de Vintimille.

Sans doute s'agit-il là des derniers foyers d'irréductibles Ligures dans un monde conquis par la romanité, ou pénétré d'influences grecques. Pascal Arnaud distingue deux groupes, l'un provençal, au sens large puisqu'il englobe les Alpes, d'un autre, centré sur la Ligurie et ses marges orientales. La césure vient probablement de notre conception actuelle des États. Cela paraît aussi spécieux que la distinction Ligure – Ligyen. Les Ingauni étaient voisins des Monégasques. Il est vrai que notre vision se voit faussée par le fait que la géographie semble immémoriale alors que l'histoire ne vante que des événements fugaces. La répartition des tribus a fluctué sous la pression d'envahisseurs étrusques, celtes ou latins. Avant ces intrusions, le territoire ligure semble avoir été immense, bien que l'occupation des sols ait probablement revêtu un caractère sporadique aux temps antérieurs à l'histoire (des « nations civilisées »). Une question majeure se dessine : faut-il s'inspirer de la linguistique et des phonèmes préservés pour définir la géographie d'une population dont l'expansion a pu varier au cours des âges ?



Figure 5. Ameglia, céramique ligure de la nécropole de Cafaggio.
(Les Ligures, à la recherche des Étrusques)

La Corse entière est terre ligure. Qu'en sait-on vraiment ? La documentation est rare, limitée à quelques affirmations, alors que la Provence fourmille, grâce à une recherche plus poussée, en éléments variés. Il n'empêche que Bonifacio, mais aussi Ajaccio, se réclament d'ancêtres ligures et d'un parler vivant se rattachant à la langue originelle. En réalité, les influences celtiques et italiques ont métissé cet idiome et des transformations ont eu lieu au Moyen Âge ? Que reste-t-il réellement du ligurien ?

Selon les époques, le territoire occupé par les Ligures en Provence a varié. Il s'agissait de populations encore semi-nomades vivant sur des terroirs peu peuplés, avant l'arrivée des Celtes. Que peut-on dire de ces périodes antérieures à leur colonisation ? Voilà ce que les archéologues nomment l'âge du bronze. Aucune unité culturelle n'existe encore en Europe. Dans le paysage se dessinent des voies de communication et, par endroits, des sites fortifiés. Restons circonspect. Dès le néolithique, les hommes ont commencé à protéger leurs biens derrière des murailles défensives. Cela ne veut pas dire qu'ils y habitaient. Les castellaras ligures, sans point d'eau, semblent être une survivance de ces temps lointains. Situés sur des hauteurs parfois inaccessibles, ils permettaient l'observation. Ce sont les Celtes qui ont développé le concept et la Provence s'est hérissée de fortifications – sur un millénaire environ ! Les Ligures se sont repliés alors dans les zones montagneuses impénétrables.

« Leur pays est sauvage, aride. Le sol est si pierreux qu'on ne peut rien planter sans heurter le rocher. Le travail pénible et les privations rendent la vie des Ligures difficile, leur font le corps maigre et sec. Les femmes doivent trimer autant que les hommes. (...) Ils escaladent les montagnes comme des chèvres. »
(Posidonios)

Voilà l'opinion d'un contemporain de Diodore de Sicile, datée du dernier siècle avant l'ère commune. Elle ne saurait refléter la vie de ce même type de tribus, à l'âge du bronze, où la pression démographique n'exigeait pas encore de se réfugier dans des montagnes peu avenantes. Il n'empêche que les goûts de luxe n'ont pénétré en Provence qu'avec les Grecs et en Ligurie italienne avec la soumission à Rome, générant, désormais, un clivage riche-pauvre plus fort que celui de la langue ou du sentiment d'appartenance ethnique. Si l'on tient à être objectif, on ne sait rien (ou presque) de la fusion du groupe ligure dans l'entité celte.

Démission de certains chefs ? Coalition d'intérêt général face à un ennemi commun, cela est avéré dans le cas de Marseille et surtout de la lutte contre l'emprise romaine. La question linguistique demeure la grande inconnue. Même dans les montagnes les plus fermées, il y a eu métissage. La langue gauloise, puis ultérieurement le latin s'imposent d'abord auprès des élites. Il ne reste plus de vestiges ligures que dans l'anthroponymie ou la toponymie. Le nom d'un sol, d'une rivière, d'une montagne – Alpe par exemple – demeure le dernier trait d'une langue qui s'éteint. À l'heure actuelle, rien n'est totalement résolu et l'énigme demeure. S'ajoute la question « celto-ligure », allègrement résolue par nombre d'historiens pour lesquels il est logique que la langue du vainqueur triomphe. Exit le ligurien ! Tant pis pour les farouches locuteurs, défenseurs d'un parler moribond !

Nombre d'incertitudes subsistent, sans compter que l'histoire suit des modes, ce qui n'est pas pleinement scientifique. Même en triturant les textes à loisir, elle ne nous apprend rien de plus. Les sources archéologiques livrent des éléments culturels qui n'ont pas nécessairement une relation avec un groupe ethnique particulier. Céramiques et outils reflètent la pauvreté des humbles. On est bien en peine d'identifier un mobilier ligure d'un mobilier celte de la même époque. La linguistique butte sur des mots incompréhensibles. Reste la génétique qui pourrait au moins lever quelque voile sur les microgroupes.

Au vu des données plus ou moins pertinentes des auteurs anciens, les historiens modernes et actuels ont, à leur tour, oserait-on dire « brodé », car il ne s'agit que de spéculations, sur le sujet des limites de la Ligurie et des peuples affiliés. Une vaste emprise est proposée par les historiens anciens, c'est-à-dire qu'elle couvre l'ensemble des zones à populations de langue d'oc actuelles. Si l'on se fonde sur la linguistique, il y a probablement un fond de vérité. En revanche, d'autres hypothèses, anciennement et actuellement proposées, se rattachent à deux schémas, plus réducteurs quant à la superficie incriminée :

- soit les Ligures sont autochtones en Gaule et en Italie du nord, mais l'on ignore à quelle date faire remonter cette origine – l'âge du bronze, avant que n'arrivent les Celtes, constitue l'hypothèse minimale ;
- soit il y a eu diffusion et/ou expansion multirégionale ; certains auteurs optent pour l'Espagne, d'autres pour le nord de l'Europe – pourquoi pas l'Asie mineure comme pour les Étrusques ? –, alors que peu d'éléments étayent tout cela ; le nom de « ligure » tend à devenir un vain mot sans consistance, sans historicité avérée. Les Salyens vont-ils ou non alimenter la controverse ?

Les Salyens au cœur du débat

Et l'on brandit le terme « celto-ligure » pour habiller la réalité. Une réalité que l'on est bien en peine de caractériser d'une manière fiable. L'assimilation des Ligures par les Celtes ne correspond pas vraiment au caractère sauvage des autochtones. Beaucoup ont préféré se retrancher dans les Alpes – certaines zones sont vierges de traces « gauloises » ; d'autres tribus ont pu cohabiter, chacune chez soi, là où les territoires n'étaient pas encore surpeuplés. Ainsi dans la partie occidentale de la Provence. La grande référence, pour l'antiquité, demeure Strabon (20 AEC-23 de notre ère). Il est le premier à user du terme « celto-ligure ». Selon Patrick Thollard, il distinguerait trois étapes : celle où les Salyens n'apparaissent pas ; les Celto-Ligyens entre Rhône et Durance ; et à son époque, leur expansion vers les zones localisées à l'est de Marseille. La principale réserve à émettre à propos de ce schéma vient du fait que seul un tout petit moment de l'histoire se lit dans ses lignes. Strabon oublie ou néglige le fait que les Ligyens et les Salyens appartiennent au mythe, ce qui leur confère une haute antiquité. Quant à dire que leur territoire a été fixé au temps d'Auguste, c'est parler de leur inéluctable déclin, suite à l'emprise massive de Rome.

Certes, l'auteur grec parle de confédération salyenne, dans un sens militaire et/ou politique – elle eut à faire front face à Massalia. Il situe les Ligyens à l'est, les Cavares autour de Cavaillon, les Albiens, les Albèques, les Voconces au nord, et les Volques dans la vallée du Rhône. Ces derniers sont parfois considérés par certains auteurs comme n'étant pas ligures. Strabon, pour sa part, se fiait à la langue. Les sources historiques ont leurs limites. L'ethnonymie donnerait peut-être un autre paysage, plus dense mais plus figé – elle aurait tendance à s'inscrire dans la durée. Encore faudrait-il être sûr de l'appartenance à la langue ligure de certaines racines. Retenons la vallée de l'Arc, le pourtour de l'étang de Berre, les Alpilles, la haute Provence comme territoire ligure originel. Les Celtes leur en ont disputé une bonne partie.

Certes, on demeure dans l'impossibilité de livrer un temps initial. Et les moments que l'on peut saisir de l'évolution se limitent irrémédiablement aux époques historiques, ce qui en réduit la portée. On peut estimer que les Salyens ont occupé toute la Provence, mais en îlots plus ou moins dispersés. Les Celtes avaient la place de s'installer dans leur voisinage. Parmi les tribus directement affiliées aux Salyens, citons les Glaniques (Glanon), les Avatiques vers Martigues, les Kainikètes en Camargue, ou les Sogiontii aux environs de Sisteron. Un jour les Salyens s'effacent inexplicablement des données textuelles. Les Ségobriges, eux, ont un nom « gaulois ». Ont-ils vécu sur le même territoire ? On les sait basés à Lacydon (le Vieux port de Marseille). Ils ont laissé quelques traces au Baou de Saint Marcel. Ont-ils annexé des lieux défensifs appartenant aux Ligures, pour s'y installer ? La population s'est indubitablement densifiée. Les Celtes ont eu pour capitale Entremont, sur les hauteurs d'Aix-en-Provence. Et si l'on suit Strabon, les Salyens se seraient repliés d'abord vers l'est puis finalement vers les montagnes hostiles du pays niçois...

L'oppidum de Saint-Blaise (VII^e-II^e siècle AEC) fut-il une première capitale ? Pour quel peuple : les Ligures ? Voici un site particulièrement favorable à la vie, où se déroule, pratiquement sans interruption, une occupation depuis le néolithique. Les archéologues parlent en termes de cultures et non de groupes humains. Certes, ils signalent une cabane « gauloise » mais préfèrent insister sur les relations avec les Étrusques et la construction d'un rempart dans la ville basse, inspirée des techniques grecques. Ils parlent de « Gaulois » avant même que les Ligures ne délaissent la Provence ! Pour Florence Verdin, le grand marqueur de la culture salyenne, et ligure en général, est un type spécifique de fortification qui ne doit rien ni aux Grecs, ni aux Celtes. La « frontière » entre Ligures et Celtes se situerait, selon moi, le long d'une ligne Aix-Marseille, une fois ces derniers « installés ». Et constatant l'absence d'inscriptions grecques en Provence, Florence Verdin avance l'hypothèse que les Ligures n'étaient pas indoeuropéens et que leur langue ne pouvait être fidèlement transcrite par l'alphabet grec.

Insolites castellaras

Un millénaire d'occupation ligure puis celte se traduit par deux cents oppida dans les Bouches-du-Rhône et trois cents dans le Var. Tous ne sont pas de même époque. Dans les Alpes provençales, certains remontent au néolithique. Dans les Alpes-Maritimes, tous sont ligures. Et dans le Var et les Bouches-du-Rhône, quelques-uns sont anciens, mais nombre d'entre eux sont celtes. La densité est telle que certaines communes comptent jusqu'à trois oppida, tous datés d'époques diverses. On établit une distinction entre eux grâce à leur type d'architecture. Les Ligures sont adeptes de la double ou triple enceinte, avec des murs improprement qualifiés de cyclopéens ; en fait, il s'agit de gros appareil. Ce sont des lieux de protection des biens et des personnes en cas de nécessité, mais ce n'est pas un habitat permanent. Une autre particularité tient dans l'absence de réservoirs d'eau. Cela implique soit que les gamins étaient chargés de la corvée, soit que la zone fortifiée ne servait qu'en secours. Souvent, les cabanes sont sommaires, le mobilier archéologique, épars et d'une désolante pauvreté. Leurs ruines couronnent toujours des hauteurs, car ils servaient de point de guet. On les nomme « castellaras » pour les

distinguer des oppida celtes. À côté, ceux-ci sont des agglomérations plus ou moins grandes, fortifiées, des lieux d'échanges commerciaux, généralement situés près de voies de communication. Rappelons que les sites défensifs apparaissent dès le néolithique et la guerre institutionnalisée.

L'une des communes probablement les plus riches en ouvrages fortifiés est Escragnoles (Alpes-Maritimes), avec quatorze points groupés autour d'un « Castellas » défendu par trois murs d'enceinte ; les plus extérieurs dessinent une spirale autour d'un rempart en gros appareil. Un des sites se targue d'un nom ligure : le Bois de Biasc. On prend ici l'ampleur du concept de refuge de la dernière chance. L'un des plus spectaculaires « castellaras » demeure le Pain de Munition (Pourrières) avec sa triple enceinte, encore bien visible aujourd'hui. Il a livré quelque rare mobilier de l'âge du fer. (fig. 6) Sur les hauteurs qui lui font face, au loin de l'autre côté de la vallée de l'Arc, se voient deux enceintes ovales défendant les parties les plus accessibles d'une arête montagneuse particulièrement aiguë. Voici le mont Olympe. L'espace intérieur a été subdivisé par de hauts murs, et l'occupation date du 1^{er} âge du fer. Aucun contact avec les Grecs de Marseille n'est attesté. Ces lieux vivaient en autarcie. (fig. 7)



Figure 6. L'oppidum du Pain de Munition, Pourrières. (Provence Verte & Verdon Tourisme)

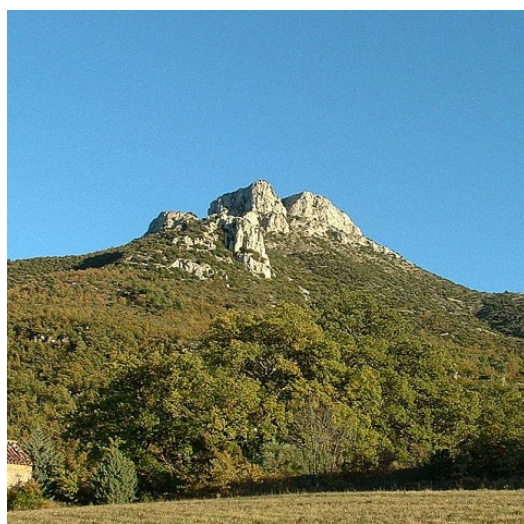


Figure 7. Le mont Olympe (Trets).
L'oppidum est derrière la crête.

Certains sites ont fait l'objet de fouilles. Ainsi, le Baou Roux (Auriol), au nord-est de Marseille, détruit en 124 AEC. Qualifié de salyen par Jean-Pierre Tennevin, il se localise sur un plateau bordé de falaises, d'où son nom de « Baou », qui avaient vue sur Entremont et l'oppidum de Roquefavour à Ventabren, à l'ouest d'Aix-en-Provence. Voici un lieu occupé probablement dès le néolithique. Les niveaux les plus récents ont livré des murettes ; elles délimitaient de petites « cases », séparées par des ruelles. Il s'agissait là d'un véritable habitat et non d'un poste de guet. Dans un secteur voisin, sur la commune de Belcodène, deux oppida salyens ont été repérés à une centaine de mètres l'un de l'autre, tous deux sur des aplombs vertigineux. Ils offrent des enceintes polygonales

irrégulières en raison des particularités du terrain. Celui du Baou de l'Agache révèle une double enceinte, avec mur intérieur semi-circulaire et un fossé creusé dans le roc de 2 m de large. Il recélait une assez pauvre céramique indigène, ce qui autorise l'hypothèse d'une occupation sporadique. Aux alentours de Marseille, côté est, les Ligures semblent avoir été sur la défensive. La ville demeure enclavée de toute part par un milieu hostile. Côtés ouest et nord, avec Entremont, Celtes et Ligures se sont partagé l'espace au cours du temps.

Un lieu assez spectaculaire, les Caisses de Saint-Jean, à Mourières, dans les Alpilles, a pour base une cuvette située entre deux barres rocheuses, défendue par un mur à chaque extrémité. On y note des fortifications datées de plusieurs époques, des vestiges de maisons. Plus que le site imprenable, sa réputation vient de la découverte de stèles en remploi dans les remparts. Celles-ci sont ornées de chevaux ou de cavaliers. Or, les Ligures étaient réputés comme éleveurs de ces animaux, plus encore que les Celtes. On remarque principalement des chevaux schématisques, des hommes en posture d'orants, des motifs géométriques et un cavalier brandissant une lance, qui paraît plus tardif. Sur le petit côté de ce dernier bloc, apparaissent, piquetés, une jument et son poulain.

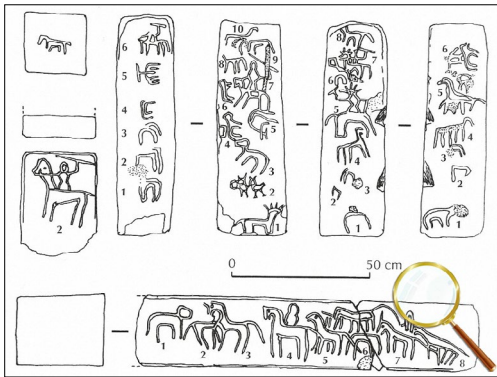


Figure 8. Stèles de l'oppidum de Mourières.

(fig. 8) Le site défensif aurait-il été érigé sur les vestiges d'une nécropole de la fin de l'âge du bronze ? Peut-être a-t-il des fondements très archaïques et ligures ? Serait-ce le premier témoignage d'incursions celtes ? Avec un état d'esprit voisin, la stèle de Robernier-Montfort (Var) dévoile le même duo jument-poulain, prototype de celle qui sera la déesse Epona chez les Celtes. Ici les chevaux évoluent dans un environnement de boucliers illustrant la triple enceinte.

Le mont Bego, grandiose site sacré des premiers Ligures ?

Avec le mont Bego et les gravures rupestres de la vallée des Merveilles, on plonge dans un univers encore plus lointain dans le temps – le début de l'âge du bronze. On se situe dans l'aire d'influence de ce qui sera, ultérieurement, la Ligurie. Et l'on renoue avec Héraclès et son magnifique troupeau taurin. La montagne entière et la vallée de Fontanalba ne sont-elles pas le lieu où l'on a rendu hommage au dieu « Tauriscus » ? Les premiers Ligures auraient-ils déjà parcouru la route venant depuis Tarascon et le delta du Rhône où l'on trouve de bons pâturages ? Les premières pistes, à l'époque protohistorique, ont pu être des chemins de transhumance. Et l'épopée d'Héraclès paraît bien mystérieuse.

Certes, dès le néolithique, les premiers éleveurs attachent une grande valeur symbolique au couple primordial vache « sacrée » – taureau « divin ». Peuvent-ils être célébrés plus magnifiquement qu'au mont Bego ? En revanche, le cheval serait un marqueur des civilisations indoeuropéennes. On en trouve déjà la trace dans les mythes des cultures proto-indoeuropéennes du Caucase. L'animal se sent le maître indiscuté de la steppe,

alors que la vache se cantonne dans de petites et grasses prairies. Au mont Bego, le fait le plus surprenant demeure ce foisonnement de représentations animales à la gloire des bovidés, dans un environnement peu propice à l'agriculture, avec neige en toute saison, orages fracassants, conditions de vie difficiles. Peut-être faut-il le voir comme un sanctuaire, constitué de deux ensembles, Fontanalba et la vallée des Merveilles, où l'on se rendait rituellement et occasionnellement, ce qu'admettent volontiers Henry de Lumley ou Émilia Masson ?

Que dire des gravures ? Elles peuvent paraître hors de propos, puisque les plus anciennes remontent au chalcolithique. Peut-être sont-elles, au contraire, à la source de la culture ligure, si l'on admet qu'elle est pré-indoeuropéenne ? Des dizaines de bovidés, réduits au bucrane, envahissent la roche, seuls, en couple, attelés à des araires ou à des travois. Si l'on doit évoquer une scène représentative, ce sera celle du « sorcier ». Elle se compose de trois bovidés à gauche et du couple divin à droite. La Vache sacrée est dotée de cornes formant un carré ; le « sorcier » s'inscrit dans un motif cornu en lien avec les trois étages du monde, l'extrémité de ses cornes se voit pourvue de mains, flanquées de poignards schématiques. Ainsi le Taureau divin semble en passe de se métamorphoser en dieu de l'Orage, ce qui est l'un des autres thèmes présents au mont Bego. Se nommerait-il « Taurisque » ? (fig. 9)



Figure 9. Le « Sorcier » du mont Bego. (Dessin E. Masson)

Indéchiffrable langue ligurienne

« Le ligure était parlé dans des zones assez vastes de France méridionale et d'Italie avant l'expansion du celtique et du latin. Il n'est connu que par des noms et des mots isolés qui permettent diverses hypothèses. Soit il s'agit (comme l'ibère d'Espagne) d'une langue pré-indoeuropéenne, soit c'était un parler indoeuropéen proche, mais distinct du celtique et de l'italique. »

(Iaroslav Lebedynsky)

En peu de mots sont posés les deux hypothèses concernant le ligurien, langue connue uniquement par la toponymie, et l'ethnonymie. L'origine même du mot « ligure » est inconnue. Certains voudraient le rattacher à une racine indoeuropéenne en lien avec les marécages. Surtout, on ignore comment les Ligures se désignaient eux-mêmes, ce qui fausse les conjectures. Se démarquent du gaulois les parlers des Ibères, des Aquitains, des Rhètes, qui vivent au nord de la Vénétie, et des Ligures. Tous impliquent des peuples différents, non sur l'aspect physique ou la culture matérielle, mais sur le plan linguistique. Or, la langue est ce qui fédère un groupe. Strabon lui-même adhère à cette idée. Les vieux Monégasques traditionalistes le prouvent par leur inconditionnel attachement aux vestiges d'un idiome en voie de disparition.

Deux thèses s'affrontent :

- soit la langue est indoeuropéenne et apparentée au gaulois ou au latin, comme le suggère Iaroslav Lebedynsky ; elle serait issue d'une strate linguistique où les deux lignées n'étaient pas encore nettement distinctes ;
- soit elle ne l'est pas et il s'agit d'un idiome pré-indoeuropéen. Comme la plupart des noms qui ont pu être sauvegardés sont des patronymes, il demeure difficile d'avancer dans leur déchiffrement. Les thèses des historiens actuels ne sont pas plus valides que celles de leurs prédécesseurs. On butte toujours sur la langue et la géographie. Et sur l'insidieuse question : à quelle source rattacher les racines préceltiques ?

Deux textes, la Table de Velaia et celle de Baebiani, toutes deux trouvées en Italie du Nord, portent des listes de noms propres ligures... Intraduisibles évidemment ! Langue peu connue, mise en lumière par Henri d'Arbois de Jubainville, que sait-on d'elle ? Les suffixes en *-asc*, *-osc*, *-isc* semblent pertinents, même si leur répartition demeure très vaste. Faut-il s'interroger sur le groupe de vocables pré-indoeuropéens, afférant aux rivières, aux montagnes et autres aspects géographiques qui semblent le fondement de toute linguistique ? Les certitudes sont rares – peut-être *Badicus* pour désigner le Pô, peut-être *alp*, pour parler de montagne ou de pâturage (?). Un village pyrénéen se nomme ainsi !

Pour retrouver les noms préceltiques, il faut recouper plusieurs sources. Ainsi, **cuc*⁽¹⁾, d'où Cucco en Corse, désigne une hauteur – les Celtes ne sont jamais allés en Corse ; **car* (pierre), présent dans toute la France, l'Italie et jusqu'en territoire berbère, n'est pas indoeuropéen – il remonte probablement à une source néolithique indéterminée. Selon Ernest Nègre, les cours d'eau correspondent aux strates les plus archaïques du langage. Il note soixante-dix mots pré-indoeuropéens, dont **rod* [couler] qui donne Rhône, ou **var* qui signifie « eau ». Peut-être ce dernier terme est-il déjà indoeuropéen ? Dans ce vocabulaire varié, on peut appréhender le sens de certains mots, et d'autres demeurent incompréhensibles, comme Cimiez (Nice), Eluso (Aude), Roussillon, Trets, Tarascon, etc. Même le mot « roche » aurait une origine qui se perd dans la nuit des temps. Le linguiste étudie les fameux suffixes « ligures » et il en relève effectivement dans la France entière et au-delà, sans entrer dans la polémique à ce propos ! À aucun moment, il ne

⁽¹⁾ Dans le système de notation conventionnelle, l'astérisque désigne l'état originel supposé d'un mot, non réellement attesté par les textes.

cite cette langue. S'il évoque *liger* (la Loire) comme hydronyme préceltique dont on ignore le sens, il ne rapproche pas *liger* et *ligure* comme certains ont été tentés de le faire. Décidément, le ligurien continue à échapper à la sagacité des chercheurs et à entretenir la controverse.

En grec, il y a deux acceptions pour l'adjectif grec *liguros*, en dehors de la relation avec le peuple *ligure* : soit qui rend un son aigu et sifflant (comme le vent) ; soit clair et mélodieux. Les Corses auraient-ils hérité de cette propension à la modulation et au chant ? Rendons aux Grecs le mot « *ligyen* », et aux Romains « *ligure* ». Et laissons à Platon, s'il est vrai qu'il a écrit ces mots, le soin de conclure :

« Venez, vous, Muses à la voix légère, que vous deviez ce surnom à la nature de votre chant ou bien au peuple musicien des Ligures. »

(Platon, *Phèdre*)

Origine des Ligyens

« Avant les Celtes, et éventuellement avant les autres Indoeuropéens, étaient en Europe occidentale des peuples de races et de langues différentes, que l'on appelle, faute de mieux Pré-indoeuropéens. »

(Ernest Nègre)

Déjà dans l'antiquité, la question *ligure* s'avérait épineuse. Trop de données contradictoires ont été accumulées. Les historiens, rivés sur des textes, récents à l'échelle du temps – Strabon a vécu à la charnière de notre ère –, se limitent à la triste fin des Ligures, oubliés d'un passé plus que millénaire. Certains auteurs anciens, repris par les modernes, parlent de « celto-ligures ». Pour d'autres, ces derniers auraient été les plus anciens habitants de l'Europe – une sorte de peuple primordial – et largement imaginaire ! On ne peut s'empêcher de penser aux Elysiques. Vivaient-ils dans des contrées bénies des dieux ? Les Ligyens sont-ils indoeuropéens ou appartiennent-ils aux populations qui ont précédé l'intrusion celte ? Pour les Grecs, tout est un peu flou, dans la mesure où ils n'ont pas une notion très définie des ethnies, à la différence des conceptions actuelles devenues très pointues, pour ne heurter aucune sensibilité. Strabon ferait-il exception en attachant du prix à la langue ? Les Romains restent vagues et parlent conquêtes.

Les auteurs anciens, Henri d'Arbois de Jubainville, et même Joseph Déchelette ou Camille Jullian, vont rechercher à des périodes très anciennes l'origine des Ligures. Sans doute, n'ont-ils pas complètement tort ? On peut raisonnablement estimer que ceux-ci appartiennent aux populations « autochtones ». Mais jusqu'à quelle époque remonter ? Seraient-ils descendants des premiers colons en quête de terres vierges ? Puis, au temps protohistorique, de nouveaux venus les auraient contraints à quitter leurs habitats pour une survie de plus en plus précaire, de plus en plus éloignée des bonnes terres propices à l'agriculture. Les historiens actuels ne prennent pas assez en compte les données étymologiques. Or, un grand nombre de mots appartiennent aux langues préceltiques, voire pré-indoeuropéennes. L'acculturation demeure un phénomène complexe et des langues archaïques finissent par fusionner avec des idiomes

plus récents ou apportés par des étrangers. Selon Amédée Thierry, en 1828, les Ligures venaient d'Espagne. Pour sa part, Camille Jullian, dans l'*Histoire de la Gaule*, au début du XX^e siècle, les classaient parmi les Indoeuropéens. Ensuite, il y a eu la vogue « celto-ligure », ce qui implique une fusion de deux ethnies. Que les Celtes aient tenté d'imposer leur domination, cela est certain. En Provence, on constate une cohabitation de populations, parfois une interpénétration. Dire qu'il y a eu fusion, c'est, selon les cas, interpréter les données un peu vite. Comment se sont effectuées la disparition et/ou l'assimilation de la langue ? Comment, lors des échanges, s'opèrent les brassages linguistiques ?

Les Ligures semblent échapper aux classifications... Oserons-nous défendre leur image comme celle d'un vieux fonds de populations méditerranéennes (sans être nécessairement autochtones). Au cours de la préhistoire récente, de grands groupes culturels d'ampleur internationale se sont manifestés. Les Chasséens ont constitué une culture paneuropéenne. Les Campaniformes ont également migré dans une large part de l'Europe, parfois en parias par rapport aux indigènes, parfois en vandales. Ultérieurement, il y a eu un relatif repli, en raison de conditions climatiques et/ou économiques défavorables, au cours de l'âge du bronze, et aucune entité culturelle d'envergure ne fait surface avant l'arrivée des peuples dits historiques, Celtes puis Grecs et Romains. Il reste à placer sur le plan chronologique les Ligures, sachant que leur parler a été contemporain de l'italique et du celtique. On en revient aux périodes relativement sombres sur le plan culturel de l'âge du bronze. La phase finale précède directement l'arrivée des Celtes et des traits communs sont manifestes – la tradition du cheval. Peut-on remonter plus haut, vers l'âge du bronze ancien ou moyen, où l'élevage des bovins prime jusque dans les lieux cultuels ? Les Ligures demeurent mystérieux, entre deux époques et sur des terroirs indéfinissables, éleveurs de chevaux, locuteurs d'une langue impénétrable, immémoriale peut-être, bâtissant à leur manière des oppida qui leur sont propres, farouchement indépendants et préférant perdre leurs biens et se réfugier en montagne plutôt que de subir la loi d'envahisseurs. Adhérons à l'image d'un peuple autochtone, probablement pré-indoeuropéen, ayant défendu sa langue et ses coutumes jusqu'en dernière extrémité.

Sur l'auteure de cet article



Myriam Philibert est archéologue et docteure en préhistoire (université de Paris 1). Elle est l'auteure de plusieurs ouvrages sur la préhistoire et les mythologies, en particulier celtique, parmi lesquels : • *L'Alphabet des Arbres*, • *Héros celtes*, • *Les Tuatha Dé Danann, mystique solaire et art de la guerre*. Chez Kadath, elle a déjà publié de nombreux articles, dont : • *Les Celtes : anciennes controverses, nouvelles hypothèses* ; • *Déesse mères préhistoriques et matriarcat* ; • *Alphabet celte des arbres... et Stonehenge* ;

• *L'omphalos du monde, Göbekli Tepe* ; • *Cernunnos et les divinités gauloises*.
(Pour une liste complète, [cliquez ici](#))

Bibliographie

Cultes et sanctuaires en France à l'âge du Fer, *Gallia*, t 60, 2003.

Les Ligures, à la recherche des Étrusques, overblog, 2019. [nécropole de Cafaggio]

Ligures, Wikipedia.

ARNAUD Pascal, les Ligures : la construction d'un concept géographique et ses étapes de l'époque archaïque à l'empire romain, in *Origine Gentium*, Ausonius éditions, s.d.

BENOÎT Fernand, la légende d'Héraclès et la colonisation grecque dans le delta du Rhône, *lettres d'humanité*, n° 8, 1949.

BERTRAND Michel, *histoire secrète de la Provence*, Albin Michel, 1978.

BOISSINOT Philippe, les Ligyens et les Salyens, d'Hécatee à Strabon in *d'un monde à l'autre, contacts et acculturation en Provence méditerranéenne*, dir. Michel Bats, publications du centre Jean Bérard, 2013.

CARRIÈRE Jean-Claude, *Héraclès de la Méditerranée à l'océan, mythe, conquête et acculturation*, Collection de l'Institut des Sciences et Techniques de l'Antiquité, 1995.

CLÉBERT Jean-Paul, *Provence antique, t 1 des origines à la conquête romaine*, Robert Laffont, 1966.

CLÉBERT Jean-Paul, *histoires et légendes de la Provence mystérieuse*, Sand, 1986.

DAUZAT Albert, *les noms de lieux, origine et évolution*, librairie Delagrave, 1947.

- DAVIN Emmanuel, un bimillénaire : le combat naval de Taurcentum (49 av. Jésus-Christ), *bulletin de l'association Guillaume Budé*, 1952.
- DELATTRE Raymond, *langues et origines des peuples de l'Europe antique : leurs nations héritières sur ce continent*, Atramenta, 2022.
- FERTARD Brieuc, *trois enceintes celto-ligures à Escragnolles (06460)*, 29 août 2023.
- LABOUYSSSE Georges, *nos ancêtres les Peuples de la Protohistoire : Grecs, Ligures, Étrusques, Phénico-Carthaginois, Ibères, Aquitains, Celtes, Tectosages, Aréconiques*, Libreria Occitania, 2024.
- LEBEDYNSKY Iaroslav, *les Indo-européens, faits, débats, solutions*, éditions Errance, 2006.
- LUMLEY Henry de, *le grandiose et le sacré, gravures rupestres protohistoriques de la région du mont Bego*, édisud, 1995.
- MASSON Émilie, vallée des Merveilles, un berceau de la pensée religieuse européenne, *dossiers d'archéologie*, n° 181, 1993.
- MAURY Alfred, note sur les Ligures, *compte-rendu des séances de l'académie des inscriptions et belles lettres*, 1877.
- NÈGRE Ernest, *toponymie générale de la France*, vol 1^{er}, librairie Droz, 1990.
- RACHET Guy, *dictionnaire de l'archéologie*, Robert Laffont, 1983.
- SALOMON Marianne, de la *via Heraclea* à la *via Domitia*, *archéologie en Languedoc*, n° 20, 1996.
- TENNEVIN Jean-Pierre, le Baou Roux, oppidum celto-ligure, *les Cahiers de l'association les amis d'Entremont et du pays d'Aix antique*, n° 1, 1972.
- THIERRY Amédée, *histoire des Gaulois*, 1828.
- THOLLARD Patrick, *la Gaule selon Strabon, du texte à l'archéologie*, CNRS publications du centre Camille Jullian et Actes Sud, 2009.
- VERDIN Florence, les Salyens : faciès culturels et populations, *documents d'archéologie méridionale*, t 21, 1998.
- VEYNE Paul, la table des ligures Baebiani et l'institution alimentaire de Trajan, *mélanges de l'école française de Rome*, 1957.



KADATH Assoc.
Rue de Sambre 12 - A1
B-7850 Enghien, Belgique
Éditeur responsable : Patrick Ferryn
Design et mise en page : Jean Leroy